

MADRID CIUDAD-IMÁN  
*Madrid on my mind*

Textes réunis et présentés par

Pierre-Paul Grégorio

Paloma Bravo

Jean-Stéphane Duran Froix

Éditions Orbis Tertius

Hispanística XX

## AVANT-PROPOS

Paloma BRAVO, Pierre-Paul GRÉGARIO  
EA 4182, Université Bourgogne Franche-Comté  
F-21000 Dijon

Madrid ou la question d'une légitimité en mal de reconnaissance. Depuis l'origine, une suspicion d'illégitimité semble peser sur la capitale. Il y a comme un procès sous-jacent en arrivisme politico-institutionnel contre cette *ville-parvenue* qui, orpheline de droits historiques particuliers, aurait imposé sa préséance au reste de la Nation. Madrid semble traîner – avec une légèreté et une élégance inconstantes – le poids de la décision prise par Philippe II en 1561 d'y fixer une Cour jusque-là itinérante. Les raisons du choix prêtent encore aujourd'hui à polémique, les Madrilènes ayant souvent cherché à trouver des explications, forcément flatteuses, que rien ne venait étayer historiquement. Il semble cependant que la cause première de la désignation royale fut, paradoxalement, l'absence même de toute légitimité. Le Madrid du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle ne pouvait pas soutenir la comparaison – politique, économique, culturelle... – avec Tolède, Valladolid ou Séville. Or, c'est justement cette carence en droits « historiques », cette absence au sein de la ville de structures de pouvoir préétablies, susceptibles de revendiquer leur propre pérennisation, qui légitima dans l'esprit du monarque l'installation de la Cour, et de ce fait du Pouvoir, dans un bourg, géographiquement central et à la croisée des plus importantes routes du royaume péninsulaire. Une petite ville qui, par le fait même de la volonté du Habsbourg, viendrait alors s'imposer à tous – des Flandres à Cadix et de Naples à Santiago du Chili – comme la cité-phare de l'Empire florissant. À travers cette désignation, la Couronne imposait sa domination, définissait

la place et le rôle de chacun. Du moins, après en avoir définitivement fini en 1606 avec les aspirations de Valladolid à tenir ce rôle.

Cette gratuité du choix initial, cette forme de table-rase voulue par Philippe II n'ont cessé de peser sur l'image d'une ville dont la légitimité en tant que capitale repose sur son identification avec le siège du pouvoir politique : « Sólo Madrid es Corte ». Sous Philippe II mais également, et toutes proportions gardées, sous Franco. De ce fait, toute opposition à ce Pouvoir a débouché sur une remise en cause, sinon du titre de capitale, du moins de ses attributions. Ainsi en 1939, avec la République anéantie, les autorités franquistes envisagèrent de déposséder Madrid – qui avait été le « tombeau du fascisme » pendant vingt-neuf mois – de sa qualité... D'ailleurs, dans l'Espagne des Autonomies, Madrid apparaît comme l'incarnation absolue de l'État, alors même que ce dernier ne manque pas de détracteurs, occultant ainsi parfois la réalité d'un autre Madrid, tout aussi « autonome » que la Catalogne, l'Aragon ou l'Andalousie.

De cette légitimité à asseoir de manière récurrente, parce que régulièrement contestée, naît une deuxième problématique propre à ce Madrid, « ébauche de capitale » qu'évoquait Manuel Azaña, et devenue métropole : quelle identité pour une ville d'alluvionnement ? Quel trait d'union entre ce Madrid vanté par Joaquín Sabina, l'Andalou qui se sentait « plus madrilène que le maire de Madrid, car les autochtones de la capitale ne peuvent la rêver » et le Madrilène Javier Marías qui dépeignait une ville universellement reconnue comme un espace « impraticable, sale, bâclé, à l'urbanisme criminel et dont le centre-ville évoque tour à tour une *favela* et Beyrouth en guerre » ? Lors d'une conférence à l'université de Bourgogne, Manuel Palacio, professeur à l'université Carlos III de Madrid, abordait ces questions en proposant à l'auditoire une devinette qui admettait un éventail de réponses si large qu'aucune ne donnait entière satisfaction. Si les grandes capitales européennes ou mondiales, demandait-il, ont quasiment toutes un monument pouvant incarner à lui seul l'esprit de la cité, quel serait alors celui que l'on associerait spontanément à Madrid ? La multiplicité discordante des propositions fut la plus éloquente des réponses.

En fait, si on laisse de côté les aspects plus stéréotypés qui réapparaissent occasionnellement – telles ces *chulapas* des fêtes de San Isidro ou de *la Paloma* –, on peut constater que la capitale n'a eu de cesse de se forger une identité propre, celle-ci passant parfois par le long oubli volontaire d'un

certain passé – l'influence arabe, par exemple – ou le surdimensionnement d'un phénomène ponctuel qui, tel la « Movida », a pu marquer l'imaginaire collectif, mais sans pour autant devenir emblématique de l'idiosyncrasie madrilène. Cette question de l'existence d'un véritable esprit madrilène, *castizo*, peut d'ailleurs être légitimement posée quand on sait que Carlos Arniches, natif d'Alicante, fut l'un des plus grands chantres du parler typique de la capitale ou que le *chotis* – *schotis*, pour les puristes –, à danser comme le veut la tradition (la légende ?) sur un seul carreau, fit son apparition dans la capitale au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle en provenance de Vienne. Sans oublier, au son de l'instrument madrilène par excellence – l'orgue de Barbarie... introduit dans la capitale par un Italien – ce *Madrid, Madrid*, devenu avec le temps un ersatz d'hymne de la capitale et qui fut écrit, semblerait-il, par le mexicain Agustín Lara alors qu'il n'y avait encore jamais mis les pieds.

On peut donc s'interroger sur ce qui peut bien conférer une âme à Madrid, cette ville qui, comme l'indiquait déjà Galdós, n'était « que pure apparence [...] un Carnaval quotidien ». Une ville avec un tel besoin de se convaincre de son unicité qu'elle pouvait se contenter, y compris lorsque son avenir était en jeu, d'une image – d'un reflet dans le miroir des actualités filmées – la représentant en modèle national. Ainsi, en septembre et octobre 1936, avec les « Maures » à Tolède, puis à Illescas, la presse fidèle au Gouvernement tançait un Madrid préférant s'adonner à la mise en scène de sa propre condition de « capitale du monde libre » – buffleteries rutilantes et poses martiales dans les cafés de la Puerta del Sol, défilés de carton-pâte aux allures de kermesse à La Cibeles – plutôt que de se préparer à l'assaut ennemi prévisible parce que désormais imminent. Et pourtant...

Madrid, dans sa versatilité, semble bien être une réalité qui prend sans crier gare de l'épaisseur lorsque, paradoxalement, la ville cesse d'être la capitale. Ou plutôt, lorsqu'elle se défait du statut apparemment trop étriqué de capitale nationale pour se transcender : le Madrid de la révolte contre le marquis d'Esquilache en 1766, celui qui résiste aux troupes de Napoléon le 2 mai 1808, celui qui, le 14 avril 1931, fête la proclamation de la république ou qui, le 7 novembre 1936, barre la route aux franchistes arrivés à ses portes. Mais également le Madrid de la manifestation hors-normes du 28 février 1981 en réponse à la tentative de coup d'État de Tejero, ou celui qui le 21 janvier 1986 défila pour rendre les derniers honneurs à leur maire Enrique Tierno Galván, le « vieux professeur » qui avait donné à la capitale un air de jeunesse. Comme pour les « jets de

pierres » imaginés par Gómez de la Serna, les ondes concentriques de ces événements se répercutent au-delà des murs de la ville. En chacune de ces occasions, et pour des raisons similaires à force d'être distinctes, Madrid redevient le Centre. De l'Espagne, parfois même du Monde.

Paradoxe constant d'une ville qui, dans le domaine de l'urbanisme, a beaucoup cherché à s'inspirer des modèles venus de l'étranger ou qui, pour mieux se donner l'image – toujours l'image – d'une ville moderne, a connu une évolution sans doute inévitable, mais symptomatique d'une certaine uniformisation générale. En fait, l'importance du regard extérieur est essentielle pour le Madrid des deux derniers siècles, objet principal des travaux présentés dans ce volume. Madrid est une ville qui se montre car, de la sorte, elle semble vouloir exorciser certains complexes. Dans le domaine économique, Madrid n'est pas, loin s'en faut, le référent espagnol immédiat dans l'imaginaire national et international. Par ailleurs, la ville a eu beau être proclamée, en 1992, capitale européenne de la culture, elle subit la concurrence d'autres cités espagnoles. Quant à l'identification immédiate à l'étranger à travers certaines manifestations sportives, par exemple, les temps glorieux d'une équipe madrilène solitairement omnipotente sur la scène européenne remontent à la télévision en noir et blanc... En captant l'intérêt du visiteur, la capitale semble vouloir justifier ainsi à ses propres yeux le bien-fondé de l'article 5 du titre préliminaire de la Constitution de 1978 : « La capital del Estado es la villa de Madrid ». Nouveau paradoxe, donc, puisque cela reviendrait à admettre *sotto voce* que l'âme madrilène n'existe qu'à travers la reconnaissance d'autrui, que cette reconnaissance soit admirative ou non, qu'elle débouche ou non sur une adhésion amoureuse.

C'est là que prend tout son sens l'appellation de « ville-aimant » : capable d'attirer et de repousser. Madrid possède l'indéniable pouvoir d'aspirer des cohortes d'hommes et de femmes, étrangers à son idiosyncrasie mais animés d'espoirs de promotion sociale ou culturelle et qui, progressivement, façonneront son visage. Mais elle peut par contre aussi symboliser, pour ceux qui ailleurs en Espagne manifestent leur désir d'une identité propre, la séculaire volonté de rejet de toute individualité jugée non conforme.

Madrid, « un genre littéraire », selon le Madrilène Umbral. Que l'on peut donc aimer ou détester. Surtout si l'on ne connaît pas les codes permettant de le déchiffrer, de l'apprivoiser. Madrid, « une femme pas

trop belle, mais sans laquelle on ne peut vivre », pour Antonio Mingote, le Catalan. Car finalement, tout le monde le sait désormais depuis déjà 30 ans, « Madrid me mata »... Madrid, c'est tuant. Cela semble à ce point évident que la capitale en a même fait un signe identitaire, une manifestation de sa personnalité. Bref, un appel touristique. Encore un paradoxe...

Le présent volume est donc le résultat du séminaire *Madrid on my mind* qui s'est tenu à Dijon en 2014 et 2015. L'originalité des recherches menées en cette occasion tient à ce que le prisme adopté est large (les gros plans sur le Madrid des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles sont précédés par deux articles de contextualisation historique) et les points de vue multiples puisque le volume évoque la façon dont Espagnols et étrangers perçoivent la ville : l'Allemand August Fischer côtoie Manuel Azaña, illustre natif d'Alcalá, les souvenirs et les phantasmes de Louis Aragon se mêlent à ceux des brigadistes de la « Lincoln ».

L'ouvrage, qui invite à un parcours chronologique, s'ouvre par une rétrospective rappelant les principales dates qui, de la préhistoire à nos jours, ont façonné Madrid et ses habitants. Dans ce premier article, intitulé « Madrid, escenario del poder », Pedro Montoliú, journaliste et *Cronista oficial de la Villa de Madrid*, présente la capitale espagnole comme une scène de théâtre où les Madrilènes des différentes époques ont pu assister aux principaux événements qui ont marqué l'histoire de leur ville et de leur pays et dont ils ont été plus souvent spectateurs qu'acteurs. En effet, pour ce chapitre inaugural, Pedro Montoliú propose une réflexion sur l'influence que le pouvoir économique et politique a eue sur les habitants de Madrid tout au long de son histoire, accompagnant son évocation des transformations historiques de la capitale, par une interrogation sur le caractère des Madrilènes et sur l'identité de la ville. L'auteur établit sept séquences qui correspondent non seulement à différentes étapes de croissance d'une ville qui, devenue capitale sous Philippe II, connaît au fil de son histoire une croissance démographique exponentielle et un développement urbanistique considérable, mais renvoient également à différentes phases « animiques » suivant la perception changeante que les Madrilènes ont d'eux-mêmes et de leur ville au gré des époques et des régimes. Tantôt protagoniste héroïque de gestes patriotiques (notamment lors de l'occupation napoléonienne ou de la Guerre civile), tantôt ville martyre, stigmatisée par le franquisme, tantôt *no man's land* livré à la spéculation immobilière (lors des différentes campagnes d'agrandissement de la ville aussi bien sous l'ancien régime que

depuis 1995), tantôt symbole de modernité (avec la « Movidia » de la période de la Transition démocratique) ou de centralisme archaïque et abusif (à la période franquiste et, plus récemment, avec l'arrivée du Partido Popular aux affaires), Madrid est une ville dont les Madrilènes se sont souvent trouvés dépossédés du fait des enjeux politiques dont elle est l'objet.

Un premier exemple de dépossession radicale se produit quarante ans à peine après l'établissement de Madrid comme *Villa y Corte* en 1561, lorsque la ville est transportée par décision royale à Valladolid entre 1601 et 1606. Cette *mudanza de la Corte* est accueillie avec consternation par la cité madrilène qui se lance dans la lutte contre sa rivale avec les armes de la manœuvre politique et de la satire. Dans son article « Polémiques courtisanes autour du choix de Madrid comme siège de la Cour : controverses politiques et persiflage en vers (1561-1606) », Cécile Iglesias rappelle les débuts mouvementés de Madrid, centre du pouvoir, et les tergiversations autour du choix d'une capitale pérenne qui, contrairement à ce que le poids de l'histoire pouvait laisser attendre, ne se fixe pas à Tolède l'Impériale, jugée trop étriquée, ni à Valladolid, considérée comme excentrée par rapport à Séville et au commerce florissant des Indes, mais à Madrid « capitale neutre et neuve ». À peine établie, cette « capitalité » est cependant contestée par la décision de transférer la Cour à Valladolid. Dès lors, fleurissent des *memoriales* hostiles au changement de capitale et des *romances* qui, sur le mode de chorographies burlesques et satiriques, vantent pour les uns les mérites de Madrid, pour les autres ceux de Valladolid. L'épisode et ses avatars littéraires sont révélateurs de la façon dont Madrid a acquis progressivement et difficilement une envergure de capitale.

C'est à l'extrême fin du XVIII<sup>e</sup> siècle que nous entraîne le chapitre suivant qui présente Madrid au temps où l'Espagne n'est plus une puissance de premier plan et où, sous le regard d'un observateur étranger, la capitale apparaît comme une destination exotique. Véronique Liard étudie, en effet, la façon dont l'Allemand August Fischer (1771-1829), spécialiste des récits de voyage, présente la ville dans son *Tableau de Madrid* de 1802. Même si Fischer est contemporain de grands romantiques allemands comme F. Schlegel, Novalis, Tieck, Hölderlin, Kleist ou Brentano, son aventure en Espagne n'est pas un voyage entrepris dans le but d'une recherche et d'une exploration de soi, mais un périple qui lui assurait un profit pécuniaire. Rédigé à l'issue d'un séjour de huit mois dans la capitale espagnole en 1797, le témoignage de Fischer se présente comme des conseils adressés

au curieux souhaitant séjourner en Espagne et à Madrid. Ses observations sont un savoureux mélange de considérations qui témoignent de ses goûts personnels (par exemple pour les femmes et les jeux de l'amour) et d'idées préconçues liées à la distance culturelle. Instruire en distrayant pour éviter la monotonie, c'est l'art que réclamait le public et dont Fischer donne un exemple amène dans ses *Tableaux de Madrid*.

C'est également une capitale à la fois ludique et canaille que présente Jordi Luengo López dans son article, « Los viejos cafés de Madrid. Entre tertulias literarias y bohemia del "mal vivir" ». Ce chapitre aborde le Madrid de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup>, à travers la riche variété de ses cafés, témoins des aspirations intellectuelles mais aussi des misères d'une ville en plein essor. Les cafés littéraires – hauts lieux de la bohème madrilène, où se tenaient régulièrement les *tertulias* composées de gens de lettres, d'artistes et d'intellectuels – les célèbres *Café Gijón*, *Café de Pombo*, *La Granja El Henar* ou le *Fornos* – mais également les obscurs *cafetines dormitorio*s où des miséreux s'entassaient pour échanger quelques heures de sommeil contre le prix d'une consommation ; les *cafés de camareras*, fréquentés pour les charmes des serveuses ; les *cafetuchos* et *cafés cantantes* des bas quartiers où se retrouvaient *aficionados* du flamenco et journalistes. Tous ces débits de boisson déclinaient leurs différentes spécialités dans un Madrid où la bohème, bien plus qu'une simple source d'inspiration littéraire, était devenue un mode de vie auquel de nombreux habitants s'adonnaient pleinement.

Hervé Bismuth, pour sa part, nous invite à aborder le Madrid, mi-réel mi-fantasmagorique, de l'écrivain français Louis Aragon. Dans cet article, il est question à la fois de la ville où Aragon a réellement séjourné au début du XX<sup>e</sup> siècle et d'un Madrid lié au « roman des origines », vers lequel le ramènent sa vie et son imaginaire à des moments clef de son existence personnelle et de son parcours d'écrivain. En effet, Aragon, issu de la liaison adultérine de la jeune Marguerite Toucas avec Louis Andrieux, ancien préfet de police, est censé être né en Castille de parents décédés et avoir été adopté par des amis de ses parents. Son enfance baignera dans cette fiction identitaire. L'écrivain adulte se rendra par la suite trois fois sur son faux lieu de naissance : comme conférencier surréaliste (1925), en touriste amoureux (1927) et en militant soutenant les Républicains espagnols (1936). Ces trois « retours » à Madrid donneront lieu à des drames, réels et fantasmés dont la poésie de Louis Aragon porte la trace. Madrid est symptomatique dans la



géographie mentale du poète faussement madrilène : c'est à Madrid qu'en déchirant ses écrits, il « déchir[e] quatre années de [sa] vie », et autour de Madrid et de l'Andalousie que prend place le seul souvenir tronqué de son autobiographie poétique *Le Roman inachevé* ; c'est à propos de Madrid que le poète fabrique la fausse pièce à conviction qu'est le poème « Chant de la Puerta del Sol » qu'il compose ou tout au moins reconstruit largement en 1974 et qu'il tente de faire passer pour un poème de 1928 ; c'est à Madrid encore que le poète situe un souvenir aussi « impardonnable » (comme il le dit) que faussé par son inconscient.

L'article qu'Alexandra Palau consacre aux relations que l'homme d'État, l'intellectuel engagé et le grand orateur, Manuel Azaña, entretient avec Madrid donne un second exemple de lien passionné à la capitale espagnole à la veille de la Guerre civile. La vision de Manuel Azaña, également nourrie de rêveries de jeunesse et d'espérance politique, est néanmoins ancrée sur une connaissance concrète des problématiques sociales et politiques qu'il a affrontées dans l'exercice de ses responsabilités qui l'ont mené jusqu'à la présidence de la Deuxième République. Témoin privilégié de son époque et excellent connaisseur de la capitale, qu'il n'a cessé d'arpenter depuis son arrivée de jeune provincial à Madrid, Azaña a une vision et un plan pour la ville qu'il intègre dans son projet de société : ses propositions de rénovation urbanistique et culturelle ont pour but de restaurer la fierté nationale en dotant le pays d'une grande capitale. Ses commentaires témoignent également d'une relation sentimentale et poétique à une ville dont il dit en 1937, lors de son discours historique à Valence, qu'elle a su gagner par sa résistance aux armées franquistes l'honneur d'être la capitale morale des Espagnols (« la capitalidad moral de los españoles »).

C'est précisément au Madrid assiégé de la Guerre civile que Robert S. Coale consacre sa réflexion dans un article portant sur les impressions des volontaires nord-américains des Brigades internationales lors de leur résidence dans la capitale en 1937, à l'occasion de missions officielles ou de permissions qui leur offrent la possibilité de quitter le front du Jarama où ils sont affectés. La réflexion de Robert Coale s'appuie essentiellement sur l'analyse de la correspondance des brigadistes. Dans les lettres qu'ils adressent à leur famille, les soldats expriment leur admiration pour les Madrilènes, qui, contre toute attente, tiennent bon face aux rebelles ; ils évoquent la proximité des combats dont le bruit résonne au cœur de la ville, la bravoure et la détermination des Madrilènes, l'absence de scènes de

panique. La correspondance des brigadistes permet de cartographier leurs périple au cœur de la ville entre les deux principaux pôles d'attraction que constituent l'hôtel Florida fréquenté par Hemingway et son cercle d'amis, d'une part, et, d'autre part, l'édifice du *Hogar des Brigadistas*, qui abritait leur quartier général, le bureau du Commissariat et la rédaction du journal *Le Volontaire de la Liberté*.

Dans l'article « Le Madrid franquiste, le Plan Bidagor de 1946 », Serge Buj montre comment dès l'immédiate après-guerre la volonté de reconstruire un Madrid dévasté par de longs mois de siège se double d'un projet de transformation radicale destiné à régénérer une ville considérée comme décadente. Cette refondation est confiée, dès juin 1939, à la *Junta de Reconstrucción de Madrid* qui chargea l'architecte Pedro Muguruza de présider une commission pour l'élaboration d'un Plan d'aménagement de la capitale dont la partie technique fut placée sous la direction de l'architecte Pedro Bidagor. Cet architecte n'a laissé que deux textes sur sa conception de l'urbanisme : un premier article, écrit en 1942, est contemporain de la mise en œuvre de ses idées ; un second, rédigé en 1969, est un retour quelque peu amer et désabusé sur ses propres réalisations. S'appuyant sur ces deux séquences théoriques successives, Serge Buj montre comment la ville idéale conçue par Bidagor – qui est un ensemble organique par opposition à l'horizontalité conflictuelle de la période précédente – prend appui sur une conception néo-thomiste et corporatiste de la société où chaque partie du corps social contribue à l'harmonie générale. La rétrospective désenchantée de 1969 l'amène à prôner les villes nouvelles et les centres urbains périphériques, dans une conception dont la parenté avec celle du *Schéma directeur de l'aménagement et de l'urbanisme de la région de Paris* mériterait d'être étudiée. Emblématique d'une volonté politique de « capitalisation » et de « métropolisation » de Madrid, le plan Bidagor a débouché sur la multiplication, aux alentours de Madrid, des *closed neighborhoods*, tels que *La Moraleja* ou *La Finca*.

C'est à une modernisation de Madrid d'un tout autre style que l'on assiste après la Transition démocratique et dont rend compte, à travers le prisme de la télévision, l'article de Jean-Stéphane Duran Froix : « La "Movida" à la Télévision espagnole : Madrid médiatisé, Madrid modernisé, Madrid libéré ». Le paradoxe souligné par l'auteur est celui d'une société espagnole basculant au moment de la Transition dans l'ère de l'information et du divertissement audiovisuels, d'une capitale qui s'impose subitement

comme « centre prescripteur de la créativité et de la vie culturelle du pays », et d'une « Movida » cependant pratiquement absente du petit écran. En dépit de la dimension imagière, esthétique, voire événementielle de la « Movida », celle-ci est peu présente à la télévision qui n'en donne le plus souvent qu'une version assagie au service de la nouvelle Espagne démocratique que l'on entend promouvoir. C'est ainsi que le Madrid de la « Movida » est représenté sur le petit écran par ce qu'il n'est pas : par des scènes d'extérieur tournées de jour, par des spectacles qui attirent des multitudes, par des attroupements devant des lieux à la mode. La « Movida » en tant qu'errance urbaine, nocturne, réalisée en solitaire ou en petits groupes donne lieu à une mise en scène dénaturée valorisante pour les pouvoirs publics : Madrid est devenu une capitale moderne et tolérante où une jeunesse bon-enfant, gaie, conviviale et libre s'expose au grand jour.

Poursuivant la réflexion sur la mise en images de la capitale, l'article « Une cité nommée désir : Madrid dans le cinéma d'Almodóvar » de Bénédicte Brémard clôt l'ouvrage. L'œuvre cinématographique de Pedro Almodóvar semble indissociable de Madrid, bien que le cinéaste soit originaire de la Mancha et n'ait rejoint la capitale qu'en 1967. Ses récits filmiques, profondément ancrés dans un cadre urbain et quasi exclusivement dans celui de la capitale, sont néanmoins porteurs d'une tension permanente entre les attraits de la ville et ses défauts, entre l'identification des personnages avec Madrid et la tentation de trouver refuge dans leurs villages ou provinces d'origine. Cette tension reflète les contradictions des époques successives traversées par le cinéaste et par ses films : au début de la Transition démocratique, Madrid apparaît comme la ville de la liberté retrouvée, des plaisirs et de la modernité ; la liberté ne faisant ni le bonheur ni le progrès social, ces illusions seront perdues très vite et laisseront place à un regard sur la ville teinté de désenchantement ; plus tard, splendeurs et misères de la capitale s'exprimeront conjointement à travers l'hommage filmique du cinéaste à sa ville d'adoption mais aussi dans la nécessité de chercher une régénération dans d'autres cadres.

Les travaux rassemblés dans cet ouvrage rendent compte en définitive de la multiplicité de visages d'une ville protéiforme et kaléidoscopique. D'une ville qui – comme l'affirme Carlos París dans le *Madrid* de Martín Patino – est « irrationnelle [...], toujours inachevée ». Ce qui, ajoute-t-il, ne manque pas de sel pour un legs de Philippe II. Paradoxe ultime...